

Mathieu Lindon

La Littérature

Roman



Extrait de la publication

La Littérature

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LE LIVRE DE JIM COURAGE, 1986

PRINCE ET LÉONARDOURS, 1987

L'HOMME QUI VOMIT, 1988

LE CŒUR DE TO, 1994

CHAMPION DU MONDE, 1994

MERCI, 1996

LES APEURÉS, 1998

LE PROCÈS DE JEAN-MARIE LE PEN, 1998

CHEZ QUI HABITONS-NOUS?, 2000

aux éditions de Minuit

NOS PLAISIRS, Pierre-Sébastien Heudaux, 1983

JE T'AIME, *Récits critiques*, 1993

Mathieu Lindon

La Littérature

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2001
ISBN : 2-86744-833-6
www.pol-editeur.fr

1

Le département de littérature scandinave de l'université de Besançon avait invité Jesper Thorn à un colloque d'un week-end en son honneur par acquit de conscience, certain qu'il refuserait. Maintenant, on était embarrassé de sa présence. L'écrivain suédois, géant de la littérature contemporaine, répugnait d'habitude à ce qui était rencontre ou interview.

– Mon chef-d'œuvre est un livre impossible à écrire.

Impossible aussi de rendre le ton de Jesper Thorn le disant au début de son intervention d'ouverture, le samedi matin. Il avait une fois de plus pris tout le monde à contre-pied en expliquant en anglais qu'il maîtrisait parfaitement le français et que, puisqu'il était en France, c'est dans cette langue qu'il parlerait pour être immédiatement compris du plus large public, ambition qui n'était pas toujours la sienne.

Alors que les colloques de l'université se tenaient généralement dans des amphithéâtres déserts, on refusait du monde pour celui-ci, des journalistes étaient venus de Paris, Madrid et Stockholm. Et Jesper Thorn parlait français avec un accent épouvantable, ne parlait même pas mais lisait son intervention, commettant faute sur faute d'un ton neutre laissant penser qu'il ne comprenait pas ce qu'il prononçait. Des pans entiers de phrases étaient dits de façon ininterprétable, quoique le sens général passât quand même qui consistait à exprimer son dégoût de la littérature et sa propre détresse. La platitude de son ton jointe au fait qu'on le comprenait tout en ne comprenant pas tous ses mots et qu'il souriait ou riait à des moments inappropriés ajoutait à l'aspect misérable de son intervention.

Les phrases reproduites ici en français correct n'ont pas été lues dans la continuité où elles apparaissent, aucune n'est d'ailleurs à proprement parler de Jesper Thorn puisque chacune a été amputée de mots ou groupes de mots indistincts. « Écrire apprend à écrire, quel résultat... Écrire est la seule façon de résister à l'inutilité de la littérature... L'inutilité de la littérature, on la ressent à chaque seconde où on n'écrit pas, et c'est une catastrophe, et c'est souvent... Les meilleurs livres finissent quand même dans des bibliothèques... Quand un écrivain se promène dans un cimetière, il ne peut s'empêcher de lire comme épitaphes sur toutes les

tombes : de la part de Strindberg, de la part de Cervantès, de la part de Mallarmé... Cette propension des non-écrivains à lire des livres, mais qu'est-ce qu'ils cherchent... La littérature est une prostituée qui refuse de se vendre à qui que ce soit, ça ne s'appelle pas une prostituée... » Les mots « dégoût », « ridicule » et « désarroi » (si c'est bien ainsi qu'il fallait traduire ce qu'on entendait « dizzarouille ») ont aussi été prononcés à plusieurs reprises. Il termina brutalement au bout de cinq minutes, disant « Maintenant, j'attends », prêt à répondre aux questions ainsi qu'il avait été convenu.

Comme on peut le lire dans toute histoire de la littérature moderne, Jesper Thorn, né le 9 mars 1950 à Uppsala, a attiré l'attention des connaisseurs dès la parution en 1989 de son premier roman, *Cupidité*, rapidement traduit en plusieurs langues. Auparavant, il avait été agriculteur et électricien, carrières qu'il abandonna pour se lancer dans la littérature. À partir d'un noyau d'admirateurs respectés, il acquit une célébrité croissante avec *Je suis un tyran de papier* en 1993 et surtout *Joyeuseté et détresse de la vie sexuelle* en 1998, ce dernier titre lui ayant valu un succès de vente international, évidemment de malentendu. Comme *Cupidité* est paru en Suède le jour même de l'annonce de la mort de Thomas Bernhard et que le

livre a quelque chose de la violence irrésistible de ceux de l'écrivain autrichien, même si son ironie et sa fantaisie sont plus évidentes, on les a rapprochés. Au reste, son originalité est indéniable.

Le colloque de Besançon débuta le surlendemain de l'anniversaire de ses cinquante ans. Son intervention, si terne sur la forme, décevait.

Jesper Thorn ne se mit pas en rage après la première question posée par un étudiant, concernant sa biographie. Il écouta attentivement puis se plongea dans la pile de feuilles posée devant lui, sur la table derrière laquelle il faisait seul face au public, comme si la réponse y était inscrite à l'avance. Il est vrai que la brièveté de sa déclaration liminaire ne justifiait pas la présence d'autant de feuillets à portée de ses yeux. Après de longues secondes de recherche pour trouver la bonne page, il lut quelque chose comme : « Toujours savoir, des écrivains, comment ils se sont conduits en telle ou telle circonstance : ce qu'on écrit n'est jamais suffisant. Ça suffit pour lire mais, aux écrivains, on demande autre chose que de la lecture », puis se tut. Cette masse de feuillets ne signifiait pas qu'il était au courant de tout ce qu'on allait lui demander mais qu'il ne voulait rien dire d'autre que ce qu'il avait prévu, quelles que soient les questions.

– *L'Albatros*, dit le dix-neuviémiste présent dans l'amphithéâtre à ses collègues du département de littérature pour commenter ce qu'il trouvait être la lamentable prestation du prétendu génie.

– *La Mort à Venise*, surenchérit le germaniste tandis que le grand homme bafouillait de maladroites réponses successives à une sorte d'adolescent qui semblait estimer que sa beauté lui donnait un droit imprescriptible à se faire écouter de tous.

Mais on pouvait aussi voir une âpre dignité dans les phrases de Jesper Thorn.

Le jeune homme qui l'interrogeait avec persévérance était Auguste Kakur, un brillant étudiant de licence. Il avait découvert *Cupidité* quand il était en seconde et avait ensuite dévoré les deux autres livres, fier de les aimer. Une de ses questions tentait d'obtenir des précisions sur la fascination de Jesper Thorn pour la littérature, comment s'était fait jour la nécessité d'arrêter son travail d'électricien pour s'y consacrer. En réponse, l'écrivain suivit sa procédure habituelle : quelques secondes de silence immobile, quelques secondes à feuilleter sa liasse de papiers pour trouver la page adéquate, puis il lut celle-ci dans son français défaillant. « Pas mon amour mais ma passion de la littérature est émouvante, pour moi. Je ne peux pas m'en passer. Mais personne n'écrit vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et penser, ce n'est pas de la littérature. »

Auguste Kakur posa encore d'autres questions – par timidité, les autres ne se pressaient pas pour parler – sur chacun des livres de Jesper Thorn qui répondait toujours brièvement à sa manière polie, jusqu'à ce que la phrase qu'il trouve dans ses notes

soit : « Les livres, il y aurait mieux à faire que les écrire », sur quoi Auguste Kakur ne demanda aucune précision et se tut.

Björn Durrant, le spécialiste de l'écrivain qui était à la base de ce week-end de colloque, intervint pour recentrer le débat sur la littérature. « *Qu'est-ce que la littérature a à voir avec un débat ?* » avait cependant répondu Jesper Thorn, dans une lettre de refus célèbre au professeur Gustaf Gustafsson qui l'avait convié à de prestigieuses rencontres à l'université de Stockholm un mois après la parution de *Cupidité*.

– Votre dégoût de la littérature croît-il paradoxalement avec votre pratique ? demanda Björn Durrant.

– Pourquoi « paradoxalement » ? cria Auguste Kakur (il n'avait plus le micro) d'un autre coin de l'amphithéâtre avant que Jesper Thorn ait achevé la cérémonie précédant chacune de ses réponses.

Jesper Thorn mit ses coudes sur la table, ses mains l'une sur l'autre et son menton sur ses mains. Il ne feuilleta plus rien. Il n'ouvrit pas la bouche, comme devenu soudain spectateur d'un débat entre deux autres participants.

– Vous avez compris ? dit Björn Durrant, désarçonné.

– Oui, oui, dit Auguste Kakur.

Jesper Thorn hocha la tête. Dans la salle, on eut le soupçon d'un prochain événement, l'écrivain n'allait-il pas s'énerver ?

Dans cette ambiance soudain électrique, survint un incident : les néons éclairant la partie droite de l'amphithéâtre, celle où se trouvait Björn Durrant, émirent un petit bruit d'explosion puis cessèrent de fonctionner, plongeant dans le noir l'enseignant et ses voisins. Aussitôt Jesper Thorn en profita – il n'y a pas d'autre mot – pour se lever de sa chaise, quitter l'estrade en courant et se précipiter vers l'obscurité en se frottant les mains, disant en suédois, avec la coquetterie habituelle des écrivains qui exercent ou ont exercé une autre profession à feindre que c'est celle-ci qui est tellement intéressante, quand bien même ils l'ont abandonnée pour la littérature, en définitive : « Ah, de l'électricité, ça me rajeunit. »

La panne n'avait aucune importance et on aurait pu continuer le colloque comme si de rien n'était. Mais Jesper Thorn tenait à la réparer personnellement, ce qui tourmentait le responsable financier du département de littérature à qui n'échappait pas l'avantage qu'y trouverait son budget, rogné année après année de manière scandaleuse, mais voyait les problèmes d'assurance qui se poseraient si jamais le génie s'électrocutait (ou flanquait le feu au bâtiment, ou déglinguaît toute l'installation par pure irresponsabilité, de quoi les écrivains ne sont-ils pas capables?). Jesper Thorn mit fin à cette indécision en exigeant d'être le maître d'œuvre de ces travaux. Il n'était pas question que le colloque continue dans le noir, ou alors sans lui. On céda. Avant tout

diagnostic, il réclama que l'électricité soit coupée dans l'ensemble de la salle, ce qu'on finit par obtenir même si personne n'avait dans un premier temps été fichu de dire où était le disjoncteur ni, dans un second, la clé qui permettait d'y accéder. En quelques instants, aidé par les circonstances, l'auteur de *Je suis un tyran de papier* avait interrompu le colloque et plongé tous ses participants dans l'obscurité.

On trouva une torche électrique qui fonctionnait. Les néons étaient grillés. Comme il n'y avait aucune vraisemblance à ce que, par coïncidence, l'usure les ait achevés exactement à la même seconde, un mauvais contact ou quelque chose de ce genre était le plus probable. Auguste Kakur, s'aidant d'allumettes, s'était faufilé jusqu'à l'attroupement provoqué par Jesper Thorn régentant tout et c'est lui qui l'accompagna dans le petit réduit régissant l'installation où on ne pouvait pas tenir à beaucoup plus d'un. Dans l'amphithéâtre, on se serait cru à un concert rock, les briquets allumés étaient légion. Dans le réduit, Jesper Thorn commença à tout manipuler, comme s'il s'agissait d'un jeu vidéo, tandis qu'on était contraint de lui faire confiance, ces littéraires se montrant de totaux analphabètes en matière électrique. Souhaitant rester isolé pour mieux travailler, Jesper Thorn ferma la porte du réduit. Auguste Kakur y demeura présent derrière lui.

Cela dura une dizaine de minutes jusqu'à ce que Jesper Thorn, sortant avec le jeune homme, annonce que la réparation était effectuée. Ça ne faisait aucun changement. Il avait remis le disjoncteur en position « marche », de sorte que les néons qui n'avaient pas sauté rééclairaient comme avant, mais ceux qui étaient morts n'avaient pas ressuscité. Jesper Thorn dit seulement que si on en trouvait de neufs, on pourrait les installer sans crainte du moindre court-circuit, mais on n'en avait pas. L'écrivain refusant en outre qu'on reprenne le colloque tant qu'on n'aurait pas récupéré un éclairage décent, Björn Durrant se dévoua pour aller en acheter en ville. En attendant, il n'y avait rien à faire qu'une pause. Par bien des côtés, la situation était grotesque.

La panne faisait les affaires de Jesper Thorn : tel était le sentiment général qu'on eût été bien en peine d'étayer, car si l'écrivain souhaitait ne pas participer au colloque, le plus simple aurait été de ne pas y venir, comme tout le monde s'y était attendu. Regrettait-il son acceptation incongrue ? Mais il n'aurait eu aucun scrupule à quitter grossièrement les lieux, ainsi que le manifestait la conduite qu'il avait déjà eue à l'égard de plusieurs de ses thuriféraires dans des rectificatifs insultants envoyés à la presse. Peut-être se réoccuper d'électricité l'intéressait-il vraiment, de même que l'apparition d'un troupeau de moutons dans la salle, lui permettant de se reconsecrer quelques secondes à l'élevage déserté

depuis des siècles, aurait été l'improbable occasion d'une semblable joie. Il montrait plus d'énergie à se mêler de réparations électriques qu'à parler de son travail littéraire.

Il pleuvait des cordes, on ne pouvait pas profiter de la pause pour sortir et on dut la passer dans l'amphithéâtre obscur. Un néon grillé à la main, Jesper Thorn expliqua en suédois ce qui s'était passé mais, comme Björn Durrant était déjà parti à la recherche de nouveaux tubes et Auguste Kakur aux toilettes, personne ne comprenait un mot à ce qu'il racontait (c'était encore pire que s'il avait parlé français). Il finit par s'en rendre compte et s'interrompt à ce qui semblait être le milieu d'une phrase, enfila son imperméable, tira de sa serviette plusieurs plastiques hideux mais efficaces pour protéger aussi bien ses cheveux que ses souliers, et quitta l'amphithéâtre, allant sereinement marcher d'un bon pas sous les trombes d'eau. Ce n'était pas flatteur pour les participants. On ne sentait pourtant nulle malveillance dans sa conduite. Montait toutefois comme une aigreur à son endroit, on lui pardonnait son génie qui lui avait valu cette invitation mais pas le bien-être qu'il paraissait seul à connaître à cet instant alors qu'on avait toujours fait du désespoir un élément central de son œuvre dont le moins qu'on puisse dire est qu'il ne l'avait pas nié dans sa propre intervention. Ça ne tenait pas debout mais c'était comme si seule la littérature lui gâchait la vie, qui sinon était belle.

– On aurait dû l’interroger sur l’influence de l’électricité et de l’agriculture sur son écriture ou, encore mieux, de l’écriture sur l’électricité et l’agriculture, c’est sûrement ce qui l’aurait le plus intéressé, dit un original pendant que Jesper Thorn était parti se faire inonder.

– On n’aurait jamais dû le laisser seul sous la pluie, dit Auguste Kakur revenant d’uriner et n’y comprenant rien.

Le jeune homme sortit à son tour pour aller rejoindre l’écrivain. Mais il était moins bien équipé que lui et fut trempé en quelques instants, ruisselant quand il arriva à portée de voix.

– Ça rafraîchit, lui dit joyeusement Jesper Thorn qui avait dû en voir d’autres à Uppsala et penchait sa tête en arrière comme un enfant pour mieux recevoir les gouttes, puis enleva le plastique qui protégeait ses cheveux, décidant que ça ne servait à rien d’être là si c’était pour se défendre de la pluie, vain combat, autant rester à l’abri.

Presque tout le monde les regardait, l’air de rien, car on maintenait ouvertes les portes de l’amphithéâtre pour avoir un minimum de lumière même si le temps était sombre.

« Merde » fut le premier mot que prononça dehors Auguste Kakur. Il avait marché dans une flaque, sa chaussette était atteinte, il était misérable.

– Quel temps, dit-il.

– C’est idéal pour écrire, dit Jesper Thorn en continuant à faire vivement les cent pas sur le campus.

– Vous voulez dire : parce qu’il faut rester chez soi?

– Il ne faut jamais rester chez soi. On s’ennuie tellement, chez soi. Mais où aller d’autre? dit Jesper Thorn en riant, on ne savait pas s’il se moquait de lui-même, d’Auguste Kakur ou du reste du monde.

Il changeait de langue de phrase en phrase, suédois, anglais, français, « Où aller d’autre? » fut dit en français.

– Le mieux serait d’écrire en espagnol, dit Jesper Thorn, obliquant soudain vers l’amphithéâtre qu’il atteignit en trente pas.

– Vous parlez aussi espagnol? dit Auguste Kakur en se retrouvant seul dehors, sans plus aucune raison d’être là.

Björn Durrant revint, abrité d’un parapluie, et possesseur d’un encombrant sac de plastique renfermant les néons neufs qu’il avait fallu protéger de l’eau. Ce fut une aventure de les réinstaller, Jesper Thorn ne voulant laisser ce soin à personne comme il ne l’avait déjà pas voulu pour les retirer, mais le charme de l’imprévu avait disparu. Était apparue la crainte, chez les participants au colloque, qu’on leur demande de raccourcir leurs interventions pour tenir les horaires, ils étaient tout à coup pressés. L’écrivain avait mis une chaise en équilibre instable sur un pupitre et Auguste Kakur la tenait des deux mains

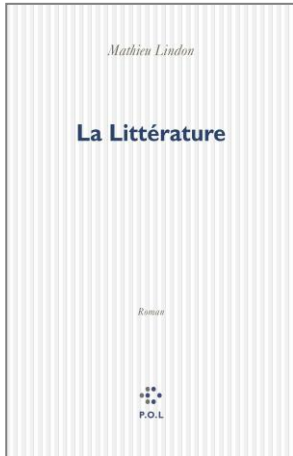
pour éviter que le génie se casse malencontreusement la gueule, il lui aurait semblé que Jesper Thorn était un écrivain de moindre envergure s'il s'était ridiculisé en tentant de changer de simples néons. Mais le Suédois y arriva sans mal. Il resta ensuite au milieu de l'amphithéâtre, immobile, satisfait, son travail accompli, comme s'attendant à ce qu'on lui donne un pourboire plutôt que de le renvoyer sur l'estrade. Il refusa d'ailleurs d'y retourner, prétendant le moment venu de céder la parole à ses commentateurs.

La présence de Jesper Thorn au colloque était évidemment un plus, mais aussi un moins. Tout le monde serait bloqué à parler devant lui, s'exposant à son opposition rageuse, comme si, bande d'idiots, ramassis de crétins, on ne comprenait rien à ce qu'il écrivait. Les intervenants en voulaient à la littérature de les placer dans une telle situation. Jesper Thorn était un champ de mines à lui tout seul, il avait cette capacité à contredire n'importe quelle phrase, à réintégrer l'instable explosivité de l'écriture dans un colloque seulement fait pour l'étudier. Ç'avait été une erreur de l'inviter mais pourquoi avait-il accepté ? D'autant que sa détermination à ne pas reprendre place sur l'estrade ne le rendit pas muet. Il parlait debout dans les gradins et, comme il aurait été mal-séant de lui demander de se taire pour donner la parole à ses commentateurs maintenant installés derrière la table qu'il avait quittée, on lui tendit au contraire un micro.

Il expliquait en suédois à Björn Durrant et Auguste Kakur qu'une mésaventure du même ordre lui était arrivée à Santander. Ce n'était pas durant un colloque mais alors qu'il faisait escale dans un hôtel pendant des vacances. Dans la nuit du samedi au dimanche 15 août, l'ensemble de l'établissement, ses cent trente chambres comprises, s'était retrouvé entièrement privé d'électricité : plus de lumière, plus d'air conditionné, plus de réfrigérateur. Aucun électricien disponible dans la ville, naturellement. Comme il était à la réception quelques instants après que ça se produisit et qu'il offrit immédiatement ses services, il put constater ce qu'était exactement la situation et il n'avait jamais rien rencontré de semblable tout au long des années où il avait exercé la profession. On voyait que l'histoire le passionnait, il avait du mal à s'interrompre de temps en temps pour laisser Björn Durrant traduire, Björn Durrant ne pouvait que résumer de plus en plus brièvement, lui mettait la main sur l'épaule pour essayer de le freiner mais en vain. Pour le public, c'était très difficile à suivre. D'autant que l'anecdote était moins intéressante que Jesper Thorn semblait le penser pour quelqu'un qui n'avait pas été électricien dix ans de sa vie. L'écrivain entrait dans des détails – c'étaient eux le sel de l'histoire – qui perdaient même Björn Durrant et Auguste Kakur, lesquels se consultaient pour tâcher de trouver le mot adéquat et étaient forcés de renoncer, faute d'être assez spécialisés et d'avoir suf-

N° d'éditeur : 1735
N° d'imprimeur : 010956
Dépôt légal : mai 2001

Imprimé en France



Mathieu Lindon La Littérature

Cette édition électronique du livre
La Littérature de MATHIEU LINDON
a été réalisée le 6 octobre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2001
par Normandie Roto Impression s.a.
(ISBN : 9782867448331 - Numéro d'édition : 2565).
Code Sodis : N46651 - ISBN : 9782818011836
Numéro d'édition : 230987.